



Madame de Staël

# Manuscrits déguisés

Dix années d'exil



Présenté et établi par  
Daria Galateria

# Madame de Staël

## MANUSCRITS DÉGUISÉS

de Dix années d'exil

présenté et établi par Daria Galateria

Collection Petits Essais

Édition spéciale publiée à l'occasion du bicentenaire  
de la disparition de Madame de Staël.

Cette version a été tirée du livre  
*Dix années d'exil : les manuscrits déguisés*,  
paru en 2014 chez les éditions Fontana di Trevi,  
dans la collection « Témoins de la Liberté »,  
dirigée par Antonio Casu.

Entre parenthèses carrées la première version de *Dix années d'exil*,  
établie par Mariella Vianello Bonifacio, Fayard, Paris, 1996.

Impression  
Imprimerie Stipa  
8, rue des Lilas  
93100 Montreuil

Mise en page  
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard  
13200 Arles  
Tél. +33 4 9091 3861  
[www.portaparole.it](http://www.portaparole.it)  
[info@portaparole.it](mailto:info@portaparole.it)

ISBN 978-88-97539-77-3

1<sup>e</sup> édition juillet 2017

Ce livre est l'histoire du voyage rocambolesque de madame de Staël depuis son château de Coppet en Suisse, devenu lieu de sa résidence surveillée, jusqu'à Londres via Saint-Petersbourg et Stockholm (les ports français lui étant interdits). Il couvre les années 1797 à 1812 : des causes de l'exil à la fuite en Angleterre, préparée en secret, retardée par une grossesse inattendue et finalement entreprise le 23 mai 1812, quand elle monte enfin dans son carrosse — avec un éventail pour seul bagage — vers Londres. Pour tromper la police napoléonienne, d'une première version de ce livre, qui était d'abord un portrait de l'Empereur, madame de Staël fit faire plusieurs et différentes copies cryptées. Avec sa secrétaire Fanny Randall elle recopia le texte sous l'apparence d'une œuvre sur le XVII<sup>e</sup> siècle anglais, ou de l'époque d'Elisabeth d'Angleterre, s'employant à déguiser les noms des personnages et des lieux, remplaçant Napoléon par Cromwell ou par Elisabeth 1<sup>re</sup>, le duc d'Enghien par Marie Stuart — tout le monde peint comme dans un bal masqué.

**Germaine Necker, baronne de Staël** (Paris, 1766-1817), fille de Jacques Necker, banquier protestant genevois et ministre des finances sous Louis XVI, est élevée dans un milieu de gens de lettres. À l'âge de vingt ans, elle épouse l'ambassadeur baron de Staël-Holstein. Son salon parisien de la rue du Bac devient très influent. Favorable pendant la Révolution à un gouvernement constitutionnel, elle doit à plusieurs reprises, et notamment après l'interdiction de séjour imposée par Napoléon, se réfugier en Suisse, à Coppet, dans le château de famille et ce n'est qu'à la Restauration qu'elle pourra rouvrir brièvement son salon à Paris.

**Daria Galateria** enseigne la littérature française à l'Université de Rome « La Sapienza ». Elle a rédigé la première édition commentée de la *Recherche* de Marcel Proust ; et est l'auteur d'ouvrages sur la Révolution française (*Paris 1789*), la cour de Versailles (*Fughe dal re Sole*), les écrivains en prison (*Scritti galeotti*) ou à leur (deuxième) travail (*Mestieri di scrittori*). Son étude sur *l'Etiquette à la cour de Versailles* vient d'être publiée en France, par Flammarion.



## Préface

### 1. Manuscrits déguisés

En 1810, *De l'Allemagne*, le chef-d'œuvre fondateur du Romantisme (et également de l'Europe) fut interdit. Le manuscrit avait passé l'épreuve de la censure avec quelques modifications, mais Napoléon fit bloquer sa publication alors que l'ouvrage était à l'impression : « Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est pas français », avait écrit à madame de Staël le général Savary, duc de Rovigue et chef de la police. Alors que les cinq mille copies déjà imprimées étaient passées au pilon et que l'éditeur faisait faillite, madame de Staël, grâce à son fils Auguste et à sa secrétaire Fanny Randall, sauva un manuscrit et une partie des épreuves qu'elle avait fait copier, à son habitude ; le fidèle Wilhelm Schlegel se chargea de les mettre en sûreté à Vienne auprès de son frère Frederic, le dramaturge. L'œuvre sera finalement imprimée à Londres en 1813. Entre ces deux dates, madame de Staël sera occupée à la rédaction de *Dix années d'exil*, histoire de son voyage rocambolesque depuis Coppet — son château de famille devenu lieu de sa résidence surveillée — jusqu'à Londres. Voyage via Saint-Pétersbourg et Stockholm, le duc de Rovigue lui ayant interdit, le 3 octobre 1810, le libre usage des ports de la Manche.

Madame de Staël ne voulait plus prendre de risque : c'est ainsi qu'elle fit réaliser, de son nouveau livre qui était surtout un portrait de Napoléon et de sa tyrannie, d'étranges copies cryptées. Fanny Randall, la gouvernante anglaise de sa fille Albertine, qui au fil des années était devenue presque une amie, recopia le nouvel ouvrage sous l'apparence d'une œuvre sur le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle anglais, ou de l'époque d'Elisabeth d'Angleterre. Madame de Staël s'employa à déguiser les noms des personnages et des lieux, remplaçant Napoléon par Cromwell ou par Elisabeth 1<sup>e</sup> d'Angleterre, et le duc d'Enghien par Marie Stuart (elle avait beaucoup admiré la tragédie de Schiller sur la reine d'Écosse). Germaine occulta les mots trop liés à sa personne — cercle, livre, Europe, père — ainsi que les titres et les réparties trop connues, tels que « Premier Consul » ou la célèbre réponse de madame de Condorcet à Napoléon, qui n'appréciait pas que les femmes s'intéressent à la politique :

— Général, dans un pays où l'on coupe la tête aux femmes, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi.

... ..

Ce n'est point pour entretenir le public de moi que j'ai résolu de raconter les circonstances qui ont tourmenté ma vie pendant l'espace de dix années. Je veux seulement fixer l'attention de mes contemporains et, si je le puis, de la postérité, sur l'acte arbitraire qui a détruit ma vie ; et, si je me prends pour exemple, c'est à fin de rattacher les idées générales à quelques faits qui leur donnent plus d'intérêt et de vie. De nos jours, cette puissance du bannissement [de l'exil] a acquis une grande force ; c'est le secret de la terreur que le gouvernement actuel de la grande Bretagne [France] exerce sur les personnes les plus distinguées de la Nation [l'Empire]. La prison, la mort excitent un genre d'intérêt et de frémissement qui préparent à la résistance. Le despotisme ne doit donc user de ces moyens qu'avec économie. Le sang est une dépense même pour celui qui ne le considère que sous ce rapport, et toute dépense exige un ménagement quelconque. Mais l'exil est une mesure si tranquille, si douce en apparence ; c'est bien le moins qu'un gouvernement puisse faire contre ceux qui lui sont suspects. Ajoutez à cette phrase qui sert pour tous quelques plaisanteries sur la situation de chacun en particulier, sur les goûts et les habitudes, et vous connaîtrez tout ce que l'acte le plus

arbitraire inspire à la plupart de ceux qui se flattent de n'en être pas atteint ou qui, s'ils le redoutent, veulent plaire au gouvernement pour s'en préserver. En attendant, ce bannissement fait que l'un meurt loin des secours qui lui rendraient la vie, l'autre ne peut assister aux derniers moments de l'objet de sa tendresse, l'autre est séparé de ses enfants, l'autre est abandonné par son époux, l'autre voit sa fortune dilapidée par son absence, tous enfin éprouvent la juste révolte que doit faire naître dans l'âme une contrainte non méritée. Cet exil se représente à chaque instant comme obstacle à tous les sentiments, tous les intérêts, fût-ce même à tous les goûts, car je ne sais pourquoi l'on n'oserait pas avouer que le bonheur se compose de certains penchants et de certaines habitudes qui nous sont propres et dont la privation empoisonne l'existence.

En revenant à ma propre histoire, je commence par déclarer que, parmi les personnes exilées, il y en a un grand nombre dont les circonstances étaient plus pénibles que les miennes, mais c'est précisément parce que j'ai cruellement souffert malgré ces circonstances adoucissantes que j'ai senti le poids de l'arbitraire en lui-même et que je me suis permise d'en exposer avec force le dangereux ascendant et les tristes effets.

Les personnes élevées en France pendant les années qui ont précédé la Révolution doivent nécessairement être plus attachées à la liberté que celles dont l'enfance s'est passée sous le joug sanglant de la Terreur. La guerre d'Amérique, l'exemple toujours subsistant de l'Angleterre, les progrès de l'opinion publique dans les derniers temps de la monarchie, ont disposé les esprits



à considérer le gouvernement représentatif comme l'élément nécessaire de toute constitution royale ou républicaine. Mon père a toujours admiré les institutions politiques de l'Angleterre et, quoiqu'il ne se crût pas permis de réformer celles de la France sans l'autorisation libre et positive du roi et de la nation, il regardait le gouvernement anglais comme le plus haut point de perfection où la société humaine puisse atteindre. Mon esprit s'est formé d'après ses idées, car sur cette terre je n'ai rien vu qui l'égalât ; et, lorsque la Révolution de France a commencé, j'entrais dans le monde avec l'intime conviction qu'aucun esprit éclairé ni aucune âme élevée ne pourraient être indifférents à la cause de la liberté. Les scènes cruelles qui ont déshonoré la France pendant la Révolution n'étant que de la tyrannie sous une forme populaire, je ne crois pas qu'elles aient changé la véritable opinion de personne ; on a pu se décourager de la liberté pour la France, mais on en a plus senti que jamais, je crois, les avantages et l'honneur.

Je n'entrerai point dans de plus grands détails sur les vingt années que ma destinée m'a appelée à vivre sur le sol agité de la France. C'est en faisant l'histoire de mon père que je me propose d'écrire ce que je sais de celle de France.

Maintenant, je n'ai qu'un but, c'est de montrer ce que c'est que l'exil ; et me trouvant appelée à pouvoir parler, tandis que les malheureuses victimes de cet acte arbitraire sont forcées à se taire, je développerai les faits qui me regardent, laissant à chacun des proscrits de l'Angleterre [la France] à s'appliquer ce qui peut le concerner dans mes malheurs.

Lorsque Cromwell [le général] se fit connaître pour la première fois par sa bravoure [ses campagnes d'Italie], j'éprouvai pour lui l'enthousiasme le plus vif. Les institutions républicaines perdaient toute dignité par les moyens employés pour les soutenir. On avait comme des remords des opinions les plus nobles, quand on en retrouvait la désignation nominale dans les actes les plus cruels. Un trouble s'élevait dans l'esprit et dans l'âme, quand des hommes sanguinaires réclamaient la liberté et prenaient pour victimes des hommes estimables. On n'était en entier dans aucun parti, ni avec les persécuteurs ni avec les persécutés, et la plus belle faculté de l'homme, l'admiration, ne savait où se prendre. La gloire militaire inspire bien aisément l'enthousiasme ; les proclamations en Irlande [Italie] étaient faites pour inspirer de la confiance en Cromwell [lui]. Il y régnait un ton de noblesse et de dignité qui faisait contraste avec l'âpreté révolutionnaire des chefs civils d'Irlande [de la France]. Le guerrier parlait alors comme un magistrat, tandis que les magistrats s'exprimaient avec la violence militaire. Cromwell [Bonaparte] n'avait point mis à exécution les lois barbares contre mes compatriotes [les émigrés]. On disait qu'il aimait avec passion sa femme, dont le caractère était plein de douceur et de bonté. On assurait qu'il lisait de préférence Percy [l'*Ossian*], ce poème où l'amour de la guerre est mêlé à un sentiment de mélancolie qui soumet le vainqueur comme le vaincu à la même tristesse du cœur. Toutes ces circonstances m'inspirèrent pour lui, avant de le connaître, une telle admiration que la première fois que je le vis, après son retour d'Irlande [d'Italie], une émotion invincible m'empêcha presque de lui parler et de lui répondre. Il était alors sans puissance ; la

persécution même le menaçait. Il aurait dû conserver, ce me semble, une impression agréable d'un hommage désintéressé, lui qui était appelé à en recevoir tant d'une nature si différente.

Dès le premier moment, il m'inspira le sentiment de crainte le plus prononcé que jamais une créature humaine m'ait fait éprouver. J'avais vu des hommes féroces et des hommes respectables. Il n'y avait rien dans l'effet que Cromwell [Bonaparte] produisit sur moi qui pût ressembler ni aux uns ni aux autres. Je sentais qu'il n'était ni méchant ni bon, ni violent ni doux, mais que c'était un être qui n'avait point de semblable, qui valait plus et moins qu'un autre homme en ce qu'il n'était ému par rien, et que, se prenant lui-même pour but de toutes les actions, les autres n'agissaient jamais sur son existence que comme des faits ou des idées mais jamais comme des individus. Je sentis que tout lui consistait dans une forme d'égoïsme et de calcul que ni la pitié, ni l'attrait, ni la morale, ni la religion, ni la crainte, ni l'enthousiasme ne pouvaient détourner en rien de sa direction. Je le considérai alors comme un grand joueur d'échecs dont la partie adverse était l'Angleterre [le genre humain] et qui devait probablement la faire échec et mat. Cette impression fût si forte en moi que, lorsque Cromwell [Bonaparte], à son retour d'Écosse [Égypte], se mit à la tête de l'armée anglaise [des affaires de France], du consentement presque unanime de toute l'Angleterre [tous les partis] qui espérait [espéraient] de lui son salut, je pressentis en lui le despotisme, comme la nation [terre] entière peut le voir aujourd'hui.

Pendant le séjour que Cromwell [Bonaparte] fit à Londres [Paris] avant d'aller en Écosse [Égypte], je le

rencontrai plusieurs fois dans divers clubs [sociétés], et jamais l'impression de malaise qu'il m'avait fait éprouver ne se dissipa. Je l'entendis raconter diverses anecdotes de sa carrière militaire avec une tournure piquante et qui rappelait même un peu la gaîté irlandaise [grâce italienne]. Mais l'ensemble de ses manières cependant était contraint sans timidité et roide sans bonhomie. Il avait déjà une grande vocation à être prince. La nature des questions qu'il adressait à ceux qu'on lui présentait ressemblait assez à celles qui se font à la cour, lorsque le maître croit vous honorer, non par ce qu'il vous dit, mais seulement parce qu'il vous parle.

Un jour, je dînai chez lord Warwick [M. de Talleyrand] avec Cromwell [le général Bonaparte. Il me donna la main pour passer à table et] Je me trouvai entre lui et le docteur Siward [l'abbé Sieyès]. Singulière situation si l'avenir surtout m'avait été révélé. J'examinai avec attention la physionomie de Cromwell [du général], mais toutes les fois qu'il surprenait des yeux observateurs, il avait l'art de tirer sur ses regards comme un rideau de marbre [voile épais] qui en dérobaient absolument l'expression. Tout son visage alors devenait immobile, excepté un sourire vague qui se plaçait sur ses lèvres comme un compliment insignifiant qui pouvait s'adresser également à tous. Le docteur Siward [l'abbé Sieyès], pendant le dîner, causa en homme d'un esprit supérieur, me parla de mon oncle [père] avec une justice qui m'intéressa. « Il [M. Necker] réunit, me dit-il, deux qualités qui semblent s'exclure, l'esprit de calcul le plus exact dans les affaires politiques [de finances] et l'imagination

la plus brillante et la plus abandonnée dans tout ce qui tient au sentiment ».

Cromwell [Bonaparte] me parut écouter cette conversation avec assez d'indifférence ; il m'avait dit du bien de mon oncle [père], mais, pour les personnes comme pour les choses, on voyait qu'il ne pensait déjà qu'aux moyens et au but, et que jamais il n'aimerait ni les individus ni les idées que relativement au parti qu'il en pourrait tirer.

Avant le dîner, Cromwell [Bonaparte] s'était approché d'une femme connue en Angleterre [France] par sa beauté, son esprit et la vivacité de ses opinions, et il lui dit [tout à coup en s'arrêtant devant elle] :

— Madame, je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique.

— Monsieur [Général], lui répondit-elle, vous avez raison, [mais dans un pays où l'on coupe la tête aux femmes, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi].

Je crus remarquer dès lors ce qui a été si frappant depuis, c'est qu'il voulait dire des choses désagréables aux personnes pour leur imposer d'abord un sentiment de crainte qu'il modifiait ensuite à son gré selon qu'il voulait ou s'en tenir à la première impression, ou l'augmenter, ou l'adoucir. On a cité depuis le grand nombre de choses désagréables [et vulgairement dures] que Cromwell [qu'il] dit aux femmes et aux hommes quand il lui convient de les humilier. Mais on aurait tort de penser que c'est emporté par l'humeur qu'il s'exprime ainsi. Il n'y a rien d'involontaire dans Cromwell [Bonaparte]. Il a jugé, et avec raison, que tout individu qui supporte un outrage de quelqu'un est dominé par celui à qui il a offert cet avantage et, en conséquence, il se place ainsi vis-à-vis de tous

ceux qui veulent bien y consentir. Il spécule avec réflexion sur la bassesse de la nature humaine et il faut avouer que jusqu'à ce jour son fond ne lui a pas manqué.

Quelques jours après, Cromwell [Bonaparte] étant venu chez moi sans me trouver, je lui rendis sa visite. Il me fit entrer seule dans son cabinet et j'essayai de lui parler en faveur d'Irland [de la Suisse] qui était alors menacée de l'entrée des troupes anglaises [françaises]. Je savais qu'il pressait cette expédition, parce qu'il comptait trouver dans la banque de Dublin [le trésor de Berne] des moyens de continuer la guerre d'Écosse [d'aller en Égypte]. Mais je me persuadais encore que, s'il pouvait savoir combien l'Irland [la Suisse] était heureuse, combien des mauvaises lois [l'introduction d'un pouvoir étranger] y ferait répandre de sang et de larmes, il la protégerait. Je commençais donc à lui dire tout ce que je crus le plus propre à l'éclairer.

.....



J'erre autour  
de Paris comme  
une planète  
malheureuse.

En couverture : *Madame de Staël*, Maudit

ISBN 978-88-97539-77-3

18,00 euros



9 788897 539773